

Ce qu'ils avaient annoncé se vérifia. En conséquence l'ambassadeur, accompagné d'une suite convenable, alla au palais. La réponse de l'empereur était renfermée dans un grand rouleau de papier couvert d'une étoffe de soie jaune, et placée dans une chaise de cérémonie entourée de rideaux de la même couleur. Elle devait être envoyée à l'hôtel de la légation.

Dans la conversation qui suivit cette notification, il fut question de plusieurs objets qui intéressaient la compagnie des Indes. Le colao demanda un mémoire sur ces divers points et promit qu'il serait pris incessamment en considération. L'ambassadeur s'empessa de se conformer aux désirs du colao.

Le soir la lettre de l'empereur fut apportée en grande pompe au logis de l'ambassade. Ainsi l'ordre de partir étant intimé officiellement, il n'y avait pas à balancer; il fallait partir. Ce qui mortifia le plus les Anglais dans cette circonstance, c'est qu'il sembla à quelques-uns qu'on les renvoyait un peu brusquement, et que l'ambassadeur avait l'air d'être chassé d'un pays où il avait représenté son souverain. On lui refusa un délai de deux jours qu'il demandait pour emballer ses effets et faire les préparatifs nécessaires au voyage qu'il allait entreprendre. « En trois mots, voici notre histoire, dit Anderson : nous entrâmes

à Péking comme des mendiants, nous y séjournâmes comme des prisonniers, et nous en sortîmes comme des voleurs. »

Le 7 octobre, l'ambassade se mit en route pour Canton. Lord Macartney n'avait eu personnellement qu'à se louer des procédés de l'empereur de la Chine; mais il paraît qu'il échoua complètement dans l'objet de sa mission. On pense qu'il avait demandé pour les négocians anglais la faculté de commercer à Tchou-san, à Lin-po et à Tin-sing; d'avoir à Péking un magasin d'entrepôt pour la vente de leurs marchandises, de posséder une petite île isolée et non fortifiée dans le voisinage de Tchou-san pour y déposer les cargaisons qui arriveraient, et loger les personnes qui en prendraient soin; d'avoir une île semblable près de Canton, et de jouir d'autres avantages peu importans; d'obtenir l'abolition du droit de transit entre Macao et Canton, ou du moins sa réduction au taux de 1782; enfin lord Macartney réclamait l'exemption des droits autres que ceux qui étaient fixés par les ordonnances de l'empereur dont il serait donné copie aux négocians, car jamais ils n'avaient pu avoir connaissance de ces documens. On a aussi prétendu que l'ambassadeur anglais avait demandé pour sa nation le privilège exclusif du commerce de la Chine par mer, avec la permission de former un établissement

permanent à l'embouchure du Pei-ho, à la charge de purger de pirates les côtes de l'empire et d'envoyer dans ses ports autant de bâtimens que toutes les autres nations étrangères réunies. Suivant la relation officielle de l'ambassade, l'empereur montrait des dispositions favorables pour les Anglais. Mais le colao les détestait : effectivement, on a vu plus haut qu'il leur fit éprouver les effets de son animadversion. Les Anglais avaient aussi été desservis par le principal missionnaire portugais, tandis que les autres, et notamment les Français, leur avaient rendu tous les services qui étaient en leur pouvoir. Le père Amiot surtout, vieillard respectable, retenu chez lui par ses infirmités, avait donné par écrit des avis utiles. Lord Macartney avait espéré, en séjournant quelques mois à Péking, parvenir à vaincre les préventions du colao. L'ordre de quitter cette capitale dérangerait tous ses projets.

Les Anglais s'embarquèrent à Tong-tcheou-fou sur le Pei-ho; les eaux de ce fleuve déjà basses, continuaient à diminuer; si l'on avait attendu quelques jours de plus, elles n'auraient pas pu porter les jonques, et il eût été également incommodé de voyager par terre ou dans de petits bateaux. Les terres qui précédemment avaient été couvertes de kou-lin ou grand sorgo, l'étaient en ce moment d'une autre espèce de ce même gra-

minée; sa tige étant basse, ne gênait pas la vue; les voyageurs en s'éloignant des montagnes qui sont à l'ouest de Péking, avaient en perspective une plaine immense, fertile, bien cultivée et remplie de villages.

Après trois jours de navigation sur le Pei-ho, les jonques arrivèrent à l'endroit jusqu'où remonte la marée; le lendemain elles arrivèrent à Tien-sing. Là les Anglais prirent une route différente de celle qu'ils avaient suivie en allant à Péking. Au lieu de continuer de voyager vers l'est, on tourna au sud, on passa devant l'embouchure du Ouen-ho qui, de même que le Pei-ho, vient des montagnes de la Tartarie, et l'on entra dans le Yun-ling-ho. Cette rivière, nommée aussi Eu-ho, est, dans le voisinage de Tien-sing, encaissée entre deux chaussées extrêmement élevées, et inclinées en glacis du côté de l'eau. Le long de chacune de ces levées règne un chemin garni de gravier, et ombragé par des rangées de saules, de peupliers noirs, de trembles et d'arbres fruitiers, principalement de pruniers. Le long des levées, la campagne est cultivée comme un jardin, elle produit surtout beaucoup de plantes potagères.

En passant près des villages, on vit des femmes assises devant leurs portes, et occupées à filer du coton au rouet. D'autres travaillaient à la moisson

avec les hommes, dont on ne pouvait guère les distinguer, soit par la délicatesse de leurs traits, soit par leur teint.

Les femmes dont les formes sont plus élégantes ne sont pas exposées aux rudes travaux de la campagne. Un usage qui, dit-on, subsiste en Chine, doit rendre la beauté rare dans les classes inférieures du peuple. On assure que les jeunes filles remarquables par les agrémens de leur figure, ou par leur jolie taille, sont, à l'âge de quatorze ans, achetées à leurs parens, pour peupler les sérails des hommes riches ou puissans. On eut occasion de voir quelques-unes de ces femmes qui étaient fort blanches, avaient des traits réguliers, en un mot auraient, en tout pays, passé pour belles. Celles qui ne paraissent pas ordinairement dans la foule, et que la curiosité attirait hors de leurs maisons pour voir passer les étrangers, étaient quelquefois obligées de se retirer à cause des huées des hommes qui semblaient leur reprocher de s'exposer à la vue des barbares.

L'époque de la moisson occasionait une gaiété générale parmi les Chinois. Beaucoup de cultivateurs sont propriétaires. Les avantages qui résultent pour les paysans du voisinage de la rivière les consolent un peu de l'oppression des mandarins qui les obligent fréquemment de trai-

ner, pour un mince salaire, les bateaux du gouvernement. Il y avait un assez grand nombre d'hommes employés pour les jonques de l'ambassade. Quand ils pouvaient s'échapper sans être aperçus, ils profitaient de l'occasion. Souvent on en changeait pendant la nuit, afin de surprendre plus facilement ceux qu'on voulait forcer de servir. Un chef les suit ordinairement le fouet à la main pour leur faire hâter le pas, et les empêcher de désertir.

En remontant le Yun-ling-ho, les Anglais virent, près de San-tcheou, les premiers champs de froment qu'ils eussent aperçus depuis qu'ils étaient en Chine. Les tiges n'avaient encore que deux pouces de hauteur; il poussait avec vigueur.

Le 22 octobre, les jonques s'arrêtèrent devant Lin-sin-tcheou, ville du second ordre, et quittèrent le Yun-ling-ho pour entrer dans le canal impérial qui va de cette ville à Han-tcheou-fou, en suivant une ligne irrégulière, longue à peu près de 500 milles. Ce canal, ouvrage le plus grand et le plus ancien en ce genre, passe sous des montagnes et dans des vallées, traverse des rivières et des lacs. Il diffère beaucoup des canaux d'Europe, qui ordinairement se prolongent en ligne droite, et sont étroits et sans courant. Celui de la Chine décrit beaucoup de sinuosités; sa largeur est iné-

naviguaient alors les jonques , a permis de placer beaucoup d'écluses sur ses bords. Elles servent à verser le superflu de l'eau dans les marais voisins. Bientôt on n'aperçut plus la moindre éminence. L'œil se promenait sur une plaine immense qui s'est tellement élevée au-dessus de son premier niveau, que le canal est au moins à vingt pieds au-dessous de la surface du sol. L'eau qui se perd dans cette partie est remplacée par celle que l'on tire du Oui-chang-ho , très-grand lac qui est à côté et qui sépare la province de Chane-toung de celle de Kiang-nan. Au lever du soleil la perspective du lac était extrêmement agréable. Ses rives sont couvertes de maisons. Le terrain qui au-delà s'élève , offre plusieurs pagodes. Des bateaux se croisaient dans tous les sens sur la surface du lac.

Dans quelques endroits où passe le canal , le lac et les marais rendent la culture presque impraticable ; mais sur le plus petit espace desséché l'on distingue des chaumières. La pêche est la principale ressource des habitans , le voisinage du canal les mettant à même d'échanger leur poisson pour se procurer les choses dont ils ont besoin. A ces marais sans culture les Anglais virent succéder un pays agréablement varié de belles plaines , de collines , de coteaux plus élevés , de chaînes de montagnes entremêlées de vallées ;

partout des villages bien bâtis et rapprochés les uns des autres. Les champs étaient couverts de ricin et de coton.

Le canal passe ensuite à travers un pays bas sujet aux inondations , et coupé de lacs et de marais. De petits villages mal construits , des saules , des champs de riz sont tout ce qui frappe la vue. Bientôt une suite de villes et de jolis villages , une prodigieuse quantité de jonques et une population nombreuse annoncent les approches du Hoang-ho (fleuve jaune) dans lequel le canal épanche ses eaux. Après avoir passé le Hoang-ho , les jonques rentrèrent dans le canal qui au-delà de ce fleuve continue à se diriger au sud. Trois jours après elles arrivèrent sur les bords de l'Yang-tse-kiang qui est au moins aussi considérable que le Hoang-ho ; sa largeur en cet endroit était de deux milles.

Au sud de l'Yang-tse-kiang , le terrain s'élève graduellement à une telle hauteur , qu'il a fallu en quelques endroits creuser à quatre-vingts pieds pour y faire passer le canal. C'est dans les campagnes des environs que croît l'espèce particulière de coton dont on fait le nankin.

Dans plusieurs parties du Kiang-nan , des ponts très-solides traversent le canal ; quelques-uns sont en granite rougeâtre , d'autres en marbre gris et commun. Pour passer sous ces ponts , les jon-

ques baissent leurs mâts ; quelques-uns sont assez élevés pour que cette opération ne soit pas nécessaire. Ces ponts sont nécessaires dans ces cantons pour établir une communication entre les deux bords du canal qui sont couverts de villes et de villages. Les nombreuses jonques qui montaient ou descendaient le canal, les habitations rapprochées les unes des autres, la foule que l'on apercevait de tous les côtés, la culture variée du pays, tout se réunissait pour donner une idée d'une activité extrême et d'une population très-considérable.

On fut près de trois heures à traverser les faubourgs de Sou-tcheou-fou avant d'arriver à cette cité qui paraît très-grande et très-peuplée. Les maisons sont bien bâties et agréablement décorées. Les habitans, vêtus la plupart de soie, ont l'air plus riches et plus heureux que dans les provinces du nord. Les femmes parurent plus jolies que celles des environs de Péking ; elles se mettent avec plus de goût.

Au-delà de Sou-tcheou-fou l'on vit de vastes plantations de mûriers. Elles ressemblaient à des forêts. Parmi les mûriers s'élevaient aussi quelques arbres à suif.

De Sou-tcheou-fou à Han-tcheou-fou, dans une étendue d'environ quatre-vingt-dix milles, le canal impérial continue à avoir une largeur de

trente à cinquante toises. Ses bords sont revêtus de pierres de taille. Tout le pays qu'il traverse dans cette partie est aussi beau que riche.

Un vaste bassin termine le canal impérial dans les faubourgs de Han-tcheou-fou, qui d'un autre côté est voisin du Chen-tang-choung dont l'embouchure dans la mer est à peu près à soixante mille plus à l'est. Ce fleuve dans lequel la marée remonte jusque là, procure à Han-tcheou-fou de grandes facilités pour commercer avec les provinces méridionales. Il ne communique pas avec le canal impérial. Ainsi toutes les marchandises qui arrivent par mer, et celles qui viennent de l'intérieur par le canal et par des rivières doivent être débarquées à Han-tcheou-fou, ce qui rend cette ville l'entrepôt général entre les provinces méridionales et les provinces septentrionales de la Chine.

Han-tcheou-fou est la ville de Quinsay, si fameuse par la relation de Marc-Pol. Quoiqu'elle ait déchu depuis l'époque à laquelle ce célèbre voyageur la visita, elle est encore très-considérable. On prétend que sa population égale presque celle de Péking. Les maisons ont rarement plus d'un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Les rues sont étroites, pavées sur les côtés de petites pierres plates, et de grandes dalles dans le milieu. Les boutiques ne le cèdent pas aux plus brillantes de

Londres. Le commerce des soieries y est très-actif; on y vend aussi beaucoup de drap anglais et de pelleteries. On a de la peine à passer dans les rues à cause de la foule. Dans les boutiques on ne voit que des hommes. Les manufactures de satin et des autres étoffes de soie occupent un grand nombre de femmes.

Une partie des personnes attachées à l'ambassade s'embarquèrent sur le Chen-tang-choung pour le descendre jusqu'à Tchou-san, où un vaisseau anglais les attendait. On expédia aussi pour ce port les présens de l'empereur de la Chine, destinés pour le roi d'Angleterre.

Le mandarin Van-ta-jin invita quelques-uns des Anglais à faire avec lui une partie de plaisir sur le Sé-kou, lac voisin de la ville. On navigua dans un canot très-élégant. De tous côtés de jolis bateaux parcouraient la surface du lac. Ils portaient des gens qui allaient se divertir. On n'y voyait pas une seule femme. Des maisons charmantes, des jardins de mandarins, un palais impérial, des temples, des couvens sont épars sur les bords du Sé-kou, et offrent un coup-d'œil très-pittoresque.

En quittant Han-tcheou-fou, l'ambassade s'embarqua sur le Chen-tang-choung que l'on remonta. Dans les vallées qui aboutissent à ce fleuve, on cultive beaucoup de cannes à sucre. Un peu plus loin les Anglais aperçurent pour la première fois

l'arbrisseau dont les feuilles servent à faire le thé. Les montagnes voisines offraient plusieurs excavations dont on tire le pé-ton-tsé, substance minérale que l'on broye et que l'on délaye ensuite dans l'eau pour l'appliquer sur la porcelaine à laquelle elle donne le vernis.

A Tchou-san le fleuve cessa d'être navigable. On traversa par terre un espace de quelques milles et l'on arriva sur les bords d'une rivière où l'on s'embarqua de nouveau. Elle conduisit au Po-yang qui communique avec plusieurs canaux et verse ses eaux dans le Kan-kiang-ho, rivière considérable. L'on entra ainsi dans la province de Kiang-si. Les bambous étaient nombreux sur les bords de la rivière où l'on naviguait. L'on voyait aussi beaucoup de camphriers un peu plus loin.

Quand on fut parvenu près de la source de la rivière, on débarqua; on fit un second voyage par terre, et l'on arriva bientôt au pied des Méling, montagnes qui séparent la province de Kiang-si de celle de Kouang-toung. Elles sont couvertes d'arbres jusqu'au sommet. Quand on eut franchi un passage très-élevé, une pente douce conduisit dans une plaine verdoyante parsemée de villes, de villages, de métairies. En bas des monts, on se trouva sur les rives du Pé-kiang qui va se jeter dans la mer à Canton. Le voyage fut continué par eau jusqu'à cette ville.

Le Pé-kiang, peu profond dans le voisinage de sa source, traverse un pays raboteux; quelquefois les montagnes s'avancent jusque sur les bords de la rivière. Tantôt leurs flancs étaient plantés de mélèse et de camellia; tantôt leur aridité offrait un aspect horrible, et les rochers suspendus au-dessus des bateaux semblaient les menacer de les écraser par leur chute. Depuis quelque temps on exploitait dans ces montagnes des mines de houille.

A mesure que l'on avançait sur le Pé-kiang, il s'élargissait beaucoup. En plusieurs endroits il était couvert de grands radeaux composés de bois de charpente; ils ont quelquefois plus de cent pieds de long; on y adapte des mâts afin de pouvoir les faire marcher à la voile, quand le vent est favorable. Dans le cas contraire, ils sont traînés par les gens qui les conduisent: ces gens établis sur ces radeaux y ont des animaux domestiques et y cultivent même des plantes potagères. On y voit des troupes d'enfans sortir des cabanes.

Une plaine qui s'étendait à perte de vue, succéda enfin à la double chaîne de montagnes au milieu de laquelle coulait le Pé-kiang depuis sa source. Bientôt on arriva au point jusqu'où remonte la marée. Le pays était entrecoupé de grands canaux destinés à la navigation, et d'autres plus petits qui servaient à l'arrosement des terres.

Elles étaient principalement cultivées en riz. Tout annonçait la fertilité du terroir ainsi que l'activité des habitans et une immense population. De tous côtés s'élevaient de jolies maisons de campagne.

Dès le moment où l'ambassade était entrée dans la province de Kouang-toung, elle trouva une différence très-sensible dans la conduite des habitans. Jusque là elle avait été traitée avec civilité et même avec respect par les Chinois de toutes les classes. Dans le Kouang-toung, au contraire, les paysans sortaient même de leurs maisons quand les Anglais passaient, pour leur crier: *kouei-tse-fan kouei*, termes de mépris qui signifient: *diables étrangers! démons!* Il est évident que la manière insolente et hautaine avec laquelle on traite dans le port de Canton tous les étrangers qui y font le commerce ou qui y demeurent, s'étend jusqu'à la partie de la province dont cette ville est la capitale; mais au nord, elle n'a pas franchi le Mé-ling. Les habitans du Kiang-si sont paisibles et polis; ils n'insultent personne. « Plus nous avançâmes dans le Kouang-toung, dit M. Barrow, plus nous trouvâmes les gens durs et insolens. Van-ta-jin sut réprimer cette conduite indécente. »

Le gouverneur de Canton rendit des honneurs extraordinaires à lord Macartney qui arriva dans cette ville le 19 décembre 1795. L'ambassadeur à son départ reçut les mêmes honneurs. Les at-